

VÊTURE MASCULINE ET ARTISANAT
DU VÊTEMENT CHEZ LES KURDES
DE LA HAUTE DJÉZIREH SYRIENNE
(A LA VEILLE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE)

PAR

PIERRE RONDOT
Directeur honoraire du C. H. E. A. M.

Extrait du *Bulletin d'Études Orientales*, t. XXV, 1972

DAMAS
1973

VÊTURE MASCULINE ET ARTISANAT DU VÊTEMENT CHEZ LES KURDES DE LA HAUTE DJÉZIREH SYRIENNE (A LA VEILLE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE)

PAR

PIERRE RONDOT

Directeur honoraire du C. H. E. A. M.

De longue date, des éléments d'origine kurde vivent sur le territoire syrien, en parfaite symbiose avec des populations d'autres souches. Tel est le cas dans le vieux « quartier kurde » de Damas; dans le Kurd Dagh, au nord-ouest d'Alep; dans les steppes des Barazan et des Kitkan, à l'est de Djéرابلس; et à l'extrémité septentrionale et orientale de la Haute Djézireh. Tout en gardant le sentiment de leur originalité, et en conservant la plupart du temps l'usage familial de leur langue maternelle, ces éléments kurdes ont uniformément adapté leur vie matérielle aux conditions locales et aux usages de leurs voisins. Cependant, durant l'intervalle entre les deux guerres mondiales, les populations kurdes de la Haute Djézireh (1) se sont accrues d'apports nouveaux, venant des montagnes du nord et ayant conservé la plupart des aspects extérieurs de la vie kurde traditionnelle, en particulier dans le vêtement masculin. Le folklore syrien s'est ainsi enrichi, durant quelques années, de certains traits nouveaux.

A l'extrémité orientale du territoire syrien, entre le Tigre et les collines du Karatchok, sont établis deux groupes d'origine kurde, jadis dans la mouvance de l'ancien émirat de Botan, les Hasenan et les Mîran. Sédentarisés depuis plusieurs générations, les Hasenan cultivent la plaine au sud de Andivar; au lendemain de la première guerre mondiale, ils ont absorbé nombre d'éléments de souche kurde identique ou analogue, descendus de la montagne pour fuir la sujétion turque et pour bénéficier de la tranquillité et de la prospérité régnant en Syrie. Plus au sud, les dernières pentes douces du Karatchok constituent l'habitat des Mîran: ce fut jadis une tribu des Botan, qui transhumait jusque sur les sommets voisins du lac de Van, mais qui, depuis plus d'un siècle, s'est fixée sur ses anciens emplacements d'hiver pour y vivre à la manière des nomades arabes voisins, en se bornant à des déplacements de très faible amplitude. Après la délimitation de la frontière syro-turque, en 1929, l'organisation

(1) Consulter sur cette région l'étude de R. MONTAGNE, *Quelques aspects du peuplement de la Haute Djézireh*, dans *Bulletin d'Etudes Orientales*, t. II, 1932, pp. 53-64.

administrative et la mise en valeur du pays ont déterminé l'essor de quelques bourgades, telles Andivar et Derik; ces petits centres ont fixé des paysans déracinés, des artisans et des commerçants repliés de Turquie, des tâcherons.

Tous ces hommes se ressemblent par la langue et le sentiment d'appartenance à l'ethnie kurde, mais ils diffèrent beaucoup dans leur aspect extérieur. Les réfugiés récents conservent un certain temps le costume traditionnel et pittoresque de la montagne; les réfugiés plus anciens, établis dans les bourgs et les villages, n'en gardent que des bribes, et d'ailleurs tendent à occidentaliser et à moderniser leur mise; les paysans Hasenan ont de longue date simplifié l'antique vêtue, et les semi-nomades Miran l'ont presque complètement arabisée.

Cet étroit canton oriental de la Haute Djézireh syrienne permet donc, à la veille de la deuxième guerre mondiale, un aperçu assez complet de la vêtue kurde. En utilisant le matériel qu'en 1935 nous y avons recueilli pour le compte du Musée de l'Homme de Paris (1), et en considérant surtout ici le costume masculin, plus typique, nous essaierons de caractériser l'habillement kurde traditionnel et de suivre ses transformations avant 1939.

I. LE VÊTEMENT TRADITIONNEL DU MONTAGNARD KURDE DU BOTAN. L'ASPECT GÉNÉRAL.

Le vêtement du Kurde du haut pays est peut-être plus surprenant que vraiment beau; il faut, pour le porter avec aisance, ces magnifiques montagnards souples et robustes. Ce costume traditionnel varie, selon les régions (2), dans plusieurs de ses détails, mais il garde toujours un aspect typique.

Le Kurde du Botan, tel qu'il apparaît dans les confins djéziriotés, porte un large pantalon et une courte veste droite, ouverte, en tissu de mohair orné de couleurs vives et moiré; souvent un gilet; une chemise et un caleçon de cotonnade blanche; à la taille, une pièce d'étoffe de couleur, roulée et nouée en ceinture, dans laquelle est glissé un poignard. En fait de coiffure, un haut bonnet conique en feutre, presque complètement entouré d'un turban roulé; des chaussettes de laine, des chaussures de cuir rouge rehaussé d'applications d'autres couleurs, ou des espadrilles en poil tressé. Le Kurde de la montagne porte encore, parfois, une courte pelisse épaisse de peau de chèvre ou de tapisserie à longs poils simulant la fourrure; les bergers arborent la grande pèlerine de feutre utilisée dans toute l'Anatolie.

II. L'ÉLÉMENT TYPIQUE ESSENTIEL: LE *şal û şapik*.

Dans ce costume, l'élément typique est constitué par l'ensemble veste-pantalon, dont le caractère indissociable est affirmé par l'expression même qui désigne ce vêtement en kurde,

(1) Collection 35.129, département d'Asie. Nous adressons un hommage reconnaissant à la mémoire de l'érudit kurde Şewket ZÜLFİ, dont l'aide éclairée a grandement facilité notre enquête et notre collecte; à l'occasion de celle-ci, il avait rédigé un mémoire sur *l'Habillement des Kurdes*, déposé à la Bibliothèque du Musée de l'Homme, auquel nous aurons souvent à nous référer.

(2) Le cadre de cet article ne nous permet pas d'esquisser une étude régionale comparée. On trou-

verait les premiers éléments de celle-ci dans les descriptions, photographies et dessins publiés par H. BINDER, *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*, Paris, 1887; E.B. SOANE, *To Mesopotamia and Kurdistan in disguise*, Londres, 1926; et (ouvrage à utiliser avec précaution en raison du caractère apprêté des prises de vue et de graves inexactitudes de description) par HAMDI BEY et de LAUNAY, *Les costumes populaires de la Turquie en 1873*, Constantinople, 1873.

şal û şapik (1), prononcé d'un seul trait, c'est-à-dire « pantalon-et-veste » (2).

Le textile est constitué par le poil de la chèvre angora, ou mohair, élevée dans les montagnes du Kurdistan, dont elle constitue une des ressources essentielles. Long, très fin, d'aspect soyeux, ce poil filé sur un rouet rustique fournit un fil employé soit tel quel (blanc, noir, plus rarement brun dans cet usage), soit teint.

Les colorants végétaux sont encore assez largement employés, en raison du bon marché de ces produits de cueillette; nous avons noté l'usage de la baie du *semaq*, sumac, pour le rouge, et de la feuille d'une plante dite « herbe à couleur », *giha reng*, pour le jaune; on emploie aussi une teinture bleu foncé préparée par les Juifs de Zakho en Iraq, et, dans une mesure encore faible, les colorants industriels européens.

L'ornementation est réalisée par le tisserand, qui utilise le métier oriental à pédale (3). L'artisan, sauf pour les tissus de basse qualité, uniformément faits de fil noir ou brun, met en œuvre des couleurs variées; il se borne parfois à dessiner aussi des rayures longitudinales, qui flattent le goût kurde (4); le plus souvent il combine, avec ces rayures, des motifs géométriques, losanges, dents de scie, polygones. Ces motifs, classiques en Orient et comparables à ceux qu'emploient les tisserands arabes de Homs et de Hama, évoquent l'image de la fleur ou de l'œil, mais les artisans kurdes qui les dessinent aujourd'hui ne paraissent pas conscients de ces analogies.

Le tissu reçoit un apprêt qui le resserre et lui donne un aspect brillant et moiré. Cet apprêt est obtenu par le pressage à forcement du tissu dans le *koç*, sorte de calandre constituée par un tronc d'arbre percé dans le sens de la largeur d'une fenêtre rectangulaire. La bande de tissu, mouillée à l'eau froide, puis enroulée sur deux *şenek*, palettes rectangulaires en bois, est plongée une demi-heure dans l'eau chaude, et enfin placée et serrée à l'aide de coins en bois dans la cavité du *koç*, où elle demeurera la nuit.

Le tissu se présente sous la forme de bandes d'environ 6 mètres de long sur 28 centimètres de large, dont le plus souvent une partie est simplement rayée, et l'autre de décor plus chargé; de la première on fait le corps de la veste, de la seconde les manches et les jambes du pantalon. La coupe (5) consiste essentiellement dans la préparation de coupons rectangulaires obtenus uniquement, à la seule exception de la pièce destinée à l'entrejambe, par sections de la bande dans le sens de la largeur, en sorte qu'une de leurs dimensions reste invariable. Le montage du vêtement se borne dès lors à la confection d'une série de cylindres et à leur juxtaposition avec un minimum d'artifices: échancrures donnant quelque aisance à l'aisselle et au poignet, fente postérieure de la veste, revers piqués, fentes pour passer les mains dans le pantalon, « pont » à l'entrejambe. Manches et jambes ornées contrastent avec le corps

(1) Les termes kurdes, imprimés en italique, sont transcrits selon l'alphabet latin des Kurdes de Syrie, cf. P. RONDOT, *Trois essais de latinisation de l'alphabet kurde, Iraq, Syrie, U.R.S.S.*, dans *Bulletin d'Etudes Orientales*, t. V, 1936, pp. 1-31; les principales différences avec l'alphabet français sont les suivantes: *e* = *a* bref; *i* = *i* très bref, presque *è*; *u* = *ou*; *c* = *dj*; *ç* = *tch*; *x* = *kh*, *ch* dur allemand; *ş* = *ch*.

(2) Voir fig. 1, 2 et 3. — Musée de l'Homme, n° 35.129.11 et 42.

(3) Type décrit par E. R. LEACH, *Social and economic organisation of the Rowanduz Kurds*, Londres, 1940, pp. 65-67.

(4) Sur le goût, cf. SOANE, *op. cit.*, pp. 207, 228, 336 — M.H., n° 35.129-3, 40, 41 et 45.

(5) Voir figure 2.

de la veste, plus simple. Les manches, faites de deux coupons mis bout à bout et montées directement sur le corps de la veste, sont de longueur pratiquement invariable (56 centimètres); elles s'adaptent mal à la taille de l'individu (1). Les jambes sont au contraire de longueur variable et de largeur fixe, d'ailleurs considérable: en bas, trois bandes, soit environ 84 centimètres; à la taille, six bandes, soit 168 centimètres.

Le *şal û şapik* est parfois complété par un gilet de même tissu. Il ne comporte presque aucun accessoire non fabriqué à partir du mohair; toutefois le *dixûn*, étroite ceinture qui passe dans un ourlet et serre le pantalon à la taille, est fait de laine tressée et volontiers teint en rouge, selon le goût kurde, bien qu'il soit très peu apparent (2); la veste comporte souvent, dans le haut du dos, une doublure piquée en cotonnade, qui la renforce, mais il semble qu'il s'agisse là d'une innovation (3).

Relativement ajusté, en dépit de sa coupe sommaire; en tout cas très différent du vêtement arabe flottant (4), le *şal û şapik* convient à la vie en montagne; celle-ci d'ailleurs fournit sa matière première. « Il forme, dit Şewket Zülfi, le costume le plus ancien et essentiellement national... deux fois national, par le genre et par le drap » (5).

III. LES AUTRES ÉLÉMENTS SPÉCIFIQUES.

A cet ensemble s'ajoute le linge: *kiras*, chemise; *derpî*, caleçon; il est constitué, pour les hommes, par de la cotonnade toujours blanche, tissée en tribu ou, le plus souvent désormais, importée; pour aviver sa blancheur, on l'enfouit parfois dans le fumier, puis on le rince dans l'eau de certaines sources réputées (6). Une sorte de mousseline grossière, la *mebrûm*, est employée de préférence pour la chemise; on fait le caleçon d'une étoffe plus serrée, le *şehadê*.

Le *kiras*, chemise (7), est monté moins sommairement que le *şapik*; une pièce carrée en étamine y donne de l'aise aux aisselles. Ses manches sont longues, et terminées par un volant, le *lêwendî*, qui, bien qu'il se rencontre ailleurs en Orient, n'en constitue pas moins un trait frappant et constant de la vêtue kurde. Longs d'environ 80 centimètres, ces volants peuvent être noués autour du cou pendant la marche ou serrés autour du poignet pour un travail de force; on les laisse libres pour donner, par exemple pendant la danse, de l'ampleur et de l'élégance au geste. Jadis ils servaient en montagne de pansement improvisé (8); répandus dans tout le Kurdistan, ils enveloppaient, dans une ville marchande comme Suleimaniyé, l'argent et les papiers (9); plus généralement ils jouent le rôle de mouchoirs.

(1) Voir figure 3, montage ancien (mais peut-être pas strictement montagnard) des manches, avec raccord de fourrure ou tapisserie à l'épaule et demi-extrémités tombant en volants.

(2) Le *dixûn* fait de laine teinte en rouge est vendu dans les boutiques de Andivar deux fois plus cher que s'il est fait de laine naturelle. — M.H. n° 35.129-36 et 37. — Un proverbe kurde dit, non sans quelque ironie autocritique: « Pourvu que ce soit rouge, c'est bon marché. »

(3) Cf. A. JABA et F. JUSTI, *Dictionnaire Kurde-Français*, Saint-Petersbourg, 1879, p. 252, mot *şapik*.

(4) Comparer dans P. RONDOT, *Les tribus mon-*

tagnardes de l'Asie Antérieure, dans *Bulletin d'Etudes Orientales*, t. VI, 1936, planche III, des photographies de Kurdes du Botan récemment passés en Djézireh et de Kurdes Mîran ayant adopté le costume des nomades arabes. — Voir encore figure 3.

(5) Şewket ZÜLFI, *op. cit.*, p. 4.

(6) Par exemple *Xaniya Qesara*, près de Djézireh.

(7) M.H. n° 35.129-22.

(8) B. NIKITINE, *La vie domestique des Kurdes*, dans *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, 1923, p. 336.

(9) SOANE, *op. cit.*, p. 200.

Le *derpi*, caleçon (1), très large de la taille et du fond, se rétrécit progressivement et est serré en dessous du genou; il affecte ainsi la forme classique en Orient du « pantalon à la turque ».

La chaussure courante, la *sol*, est une sorte de babouche en cuir de mouton pourvue au contrefort d'une languette qui aide à la mettre, le *duwik*; elle est généralement de teinte rouge-orangée (2), agrémentée de coutures et applications d'autres couleurs. Dans la montagne on porte aussi des souliers mieux adaptés au terrain difficile: le *kalik* de cuir de buffle, souple babouche généralement sans talon, volontiers multicolore, qu'une cordelette logée à l'extrémité du contrefort permet de mieux fixer au pied; le *reşik*, espadrille en tresse de poil de chèvre, enveloppant en partie le pied, serrée par un lacet, très adapté à la marche sur la glace, mais léger et agréable en été; enfin, d'après Şewket Zülfi, l'*atar*, espadrille analogue mais faite de lin, dont nous n'avons pu voir aucun exemplaire (3).

Le montagnard chausse la *goré*, bas court de laine blanche ou bise, orné chez les Botan (4) de motifs géométriques de couleurs vives, et serré au jarret par un brin libre formant lacet; Şewket Zülfi signale aussi une chaussette, le *sak*, qui semble actuellement peu répandue. On porte enfin le *lepik*, gant mitaine en fin poil de chèvre angora, volontiers teint, ne comportant en général de doigt que pour le pouce et serré au poignet par un brin formant lacet (5).

La silhouette du montagnard kurde est pompeusement achevée par un haut bonnet de feutre partiellement entouré de tortils d'étoffe; les détails de cette coiffure varient selon les tribus (6). Le montagnard du Botan porte le *kum* de forme demi-ellipsoïdale, haut d'une vingtaine de centimètres, fait de laine naturelle mouillée, pressée et mise en forme sur un moule en bois. Autour du *kum* on noue le *destmal* (7), objet d'importation que nous retrouverons ci-après.

L'on porte encore parfois chez les Botan, et seulement chez eux, l'*eba*, sorte de courte pelisse en peau de chèvre ou en tapisserie de mohair à longs poils simulant la fourrure, efficace contre le froid et contre les coups de sabre (8). Quant au *kulav*, c'est une pèlerine de berger à capuchon et à épaules relevées, faite de feutre grossier comme les couvertures de sol ou de siège qui portent le même nom; l'on rencontre cette cape dans toute l'Anatolie (9).

IV. LES ÉLÉMENTS D'IMPORTATION.

Le vêtement kurde tribal est complété, depuis un temps immémorial, par quelques éléments d'importation qui en sont devenus partie intégrante, à titre d'objets de luxe.

(1) M.H., n° 35.129-23.

(2) Sur ce goût, voir note 2, p. 4.

(3) Voir figure 4; M.H., n° 35.129-13, 14 et 34; dessin du *reşik* dans BINDER, *op. cit.*, p. 150.

(4) Dans d'autres régions kurdes, il est de mauvais ton pour l'homme de porter des bas ornés; SOANE, *op. cit.*, p. 198. — M.H., n° 35.129-31, 32 et 33.

(5) Dessin dans BINDER, *op. cit.*, p. 150; M.H. n° 35.129-30.

(6) Cf. SOANE, *op. cit.*, p. 399; Şewket ZÜLFI,

op. cit., p. 5.

(7) Voir figure 5. — M.H. n° 35.129-29 et 30.

(8) Aujourd'hui, la tapisserie de mohair dont on faisait naguère l'*eba* est surtout tissée, à Seert, Mardin et Mossoul, en couvertures assez prisées au Levant sous le nom de couvertures kurdes.

(9) Fabrication décrite dans BINDER, *op. cit.*, p. 155 — manteau, analogue, de berger turc, M.H. n° 38.161-1.

Le *destmal*, pièce de tissu nouée autour du *kum*, est généralement une cotonnade d'importation vivement colorée. Ses vastes dimensions (environ 3 m 75 × 1 m 25) lui permettent, enroulé en torsade, de faire quatre tours autour du *kum*; ordinairement, il débordé un peu sur le front; ramenées vers le haut, ses extrémités forment de courtes aigrettes. Dans le Botan, la coiffure comporte un seul *destmal*; dans d'autres séjours, il en faut jusqu'à trois; ce nombre et le volume qu'il procure concourent au luxe. Souvent le danseur tient un *destmal* à la main pour augmenter l'éclat des figures (1).

Mais le véritable luxe exotique du vêtement tribal réside dans la *pişt* (*piştik* en dialecte de Botan), la ceinture. Peut-être existe-t-il encore en montagne quelques-unes de ces anciennes et somptueuses écharpes multicolores, dites à bon droit de Trébizonde, d'Iraq ou de Perse (2); mais on y trouve surtout aujourd'hui des cotonnades plus modestes, fabriquées à Alep, qui se parent toujours du nom de *piştá terebzuni*; elles se composent de trois bandes de tissu d'environ trois mètres sur 0 m 40, rayées dans le sens longitudinal et chacune de couleur différente: par exemple, rouge et jaune, noir et jaune, bleu foncé et rouge (3), et terminées par d'éclatants pompons; chaque bande, tordue sur elle-même, est tressée avec les autres; la ceinture, ainsi faite d'un faisceau de torsades entre lesquelles on glisse le *xencer*, poignard, partie intégrante du costume antique, se porte très apparente au-dessus du *şal ú şapik* ou, si celui-ci manque, du *kiras* et du *derpi*. Cette partie du vêtement, soulignons-le, est toujours d'importation: «le Kurde préfère une étoffe étrangère, dit Şewket Zülfi, pour pouvoir se distinguer» (4).

V. LES TRANSFORMATIONS DU VÊTEMENT KURDE DANS LA HAUTE-DJÉZIREH AVANT 1939.

Chez le paysan des Hasenan, sédentarisé en plaine, voire chez le réfugié récent, artisan ou tâcheron, de Derik ou de Andiwar, le vêtement kurde se simplifie.

Le *şal ú şapik*, gardé pour les fêtes, n'est plus porté pour le travail rural quotidien; dans les bourgs, il subsiste, mêlé à une friperie occidentale qui le défigure; la ceinture manque souvent. En revanche, chemise et caleçon de type kurde restent habituels. L'absence du *şal* et le port de la chemise au-dessus du caleçon, les pans formant jupe, donnent au paysan des Hasenan une silhouette caractéristique, fort différente de celle du montagnard. Les personnes âgées ou peu aisées renoncent aux longs volants des manches, mais les jeunes gens les gardent pour l'élégance, et sont ainsi, paradoxalement, plus conservateurs que leurs aînés; c'est au demeurant un détail d'habillement traditionnel dont nul en plaine ne semble connaître la raison, ni se soucier.

La coiffure s'amenuise; seuls quelques réfugiés récents, ou des notables, gardent *kum* et *destmal*. Les paysans portent le *kumê*, bonnet de forme analogue, mais haut seulement de 14 centimètres, de moins bonne qualité, de prix trois ou quatre fois moindre; il enroulent autour non plus l'ample *destmal*, mais un simple carré de cotonnade de 1 m 20 de côté, le

(1) Cf. SOANE, *op. cit.*, p. 390; Şewket ZÜLFI, *op. cit.*, p. 5 et 13; cet auteur note que le Kurde de tribu dépense dix fois plus pour sa coiffure que pour ses chaussures. Voir figure 5. — M.H. n° 35.129-30.

(2) HAMDÍ BEY et DE LAUNAY, *op. cit.*, p. 172,

234, etc. disent même: «de Tunis».

(3) Sur ce goût, voir notes 4, p. 3 et 2, p. 4. — M.H., n° 35.129-27.

(4) Şewket ZÜLFI, *op. cit.*, p. 6.

cemedanf, analogue à la *kéfyé* arabe et parfois nommé, en effet, *kefye* ou *kofi*; les torsades, plus étroites que celles du *destmal*, font seulement trois tours; les extrémités de l'étoffe, rentrées sous les torsades, disparaissent dans la masse (1); le volume de tout l'ensemble est très modeste.

En fait de chaussures, la *sol* est courante, le *kalik* rare, le *reşik* exceptionnel. Les bas sont conservés, mais non les gants-mitaines.

L'homme de la plaine tend ainsi à abandonner ce qui est, par origine et par adaptation, de la montagne; il en garde des éléments par souci de tradition ou de luxe, il en réduit l'importance et l'ampleur.

VI. L'ARTISANAT KURDE DU VÊTEMENT DANS LA DJÉZIREH.

Partiellement porté en Djézireh, le vêtement kurde y est, dans une mesure un peu plus faible, fabriqué. Mais il s'agit ici beaucoup plus d'artisanat commercial que de travail familial à la mode antique des tribus.

Entre les deux guerres mondiales, beaucoup d'artisans venus des agglomérations kurdes de Turquie se sont établis dans les bourgades de Djézireh. La plupart sont des Chrétiens, mais en symbiose très ancienne avec les Kurdes: Jacobites parlant la même langue, portant dans la montagne le même costume traditionnel, véritables Kurdes chrétiens; Arméniens, de longue date ouvriers des tribus kurdes.

Ce sont ces artisans qui, savetiers et bonnetiers, confectionnent le soulier, *sol*, et le petit bonnet, *kumê*. Ce sont exclusivement eux qui, réunissant parfois plusieurs professions dans le même personnage, teignent le fil destiné au *şal û şapik*, tissent, apprêtent, coupent et montent l'étoffe.

Cette main-d'œuvre assez récemment immigrée met en œuvre, pour une grande part, des matières premières importées. Les tisserands utilisent un fil de mohair, tissé en atelier ou parfois en famille, à partir du poil importé de Turquie; ils le teignent en employant soit des couleurs végétales faites par eux-mêmes à l'aide de plantes cueillies en Turquie ou plus rarement dans les confins syriens, soit la teinture bleue préparée par les Juifs de Zakho (Iraq), soit des colorants industriels européens achetés dans le commerce.

De plus, proviennent tout faits de l'extérieur, partie des petits bonnets, *kumê* (Turquie et Djebel Sindjar en Iraq) et des bas, *gorê* (Chirnakh, en Turquie), et naturellement les quelques grands bonnets, *kum*, souliers de montagne, *kalik* et *reşik*, et gants *lepik*, portés en Djézireh syrienne; la plupart de ces derniers effets, ainsi que quelques *şal û şapik*, sont des apports individuels d'immigrés.

La fabrication familiale, à qui l'on doit encore en montagne, outre fil et tissus, *kum*, *gorê*, *kalik*, *reşik*, *lepik*, etc. est très réduite en plaine: les travaux agricoles absorbent les femmes et ne leur laissent pas le temps nécessaire à l'artisanat. Quelques femmes des Hasenan, épouses ou filles de paysans un peu aisés, filent le mohair ou, moins nombreuses encore, tricotent

(1) Voir figure 6, enroulement du *Cemedanf*. — M.H., n° 35.129-28 et 31.

les bas ou les lanières-ceintures, *dixun*. Seules les femmes des Miran, semi-nomades plus proches du type de vie tribal, continuent de filer et de tricoter activement; ce sont elles qui fabriquent la plus grande partie des *dixun* vendus dans les boutiques de Derik et de Andivar.

A très peu d'exceptions près, l'artisanat kurde du vêtement ne garde donc en Djézireh qu'un caractère assez artificiel.

* * *

Pour des populations d'origine tribale telle que les Kurdes, le vêtement a une valeur sentimentale certaine; ses caractères servent de support à la fierté de groupe; en dépit de quelques emprunts étrangers dus au snobisme collectif, il est véritablement du cru. D'ailleurs ce vêtement est issu de la montagne même, et adapté au genre de vie du montagnard.

Les essaims qui s'établissent en plaine conservent jalousement leur langue et leurs mœurs, mais ne préservent pas complètement leur costume: exigences de la vie matérielle, différente de celle de la tribu, et plus dure; facile contagion du vêtement occidental; tentation de la confection et de la friperie à bon marché; éloignement des matières premières traditionnelles; parfois imitation des voisins, concourent à une évolution rapide.

Cependant certains traits subsistent longtemps: ainsi, chez les Kurdes de Djézireh, une pièce d'habillement comme le caleçon, l'étoffe du *şal ú şapik*, la coupe traditionnelle du *şapik*, la manche flottante de la chemise.

Un étroit déterminisme n'explique pas tout: le pourquoi de plusieurs de ces préférences, très teintées de sentiments, reste assez mystérieux. Des observations plus complètes, renouvelées sur d'autres points de cet Orient où tradition et progrès se juxtaposent si visiblement, permettraient peut-être d'entrevoir les motifs de tels choix, et aideraient à esquisser une sociologie de la mode qui ne serait pas sans enseignement ni sans saveur.



Fig. 1 – Şal û şapik, ensemble pantalon et veste

Tissu de fond bleu foncé, motifs décoratifs de couleur rouge, jaune et blanche. Tissage et confection par des artisans kurdes-chrétiens de Andivar, 1935.

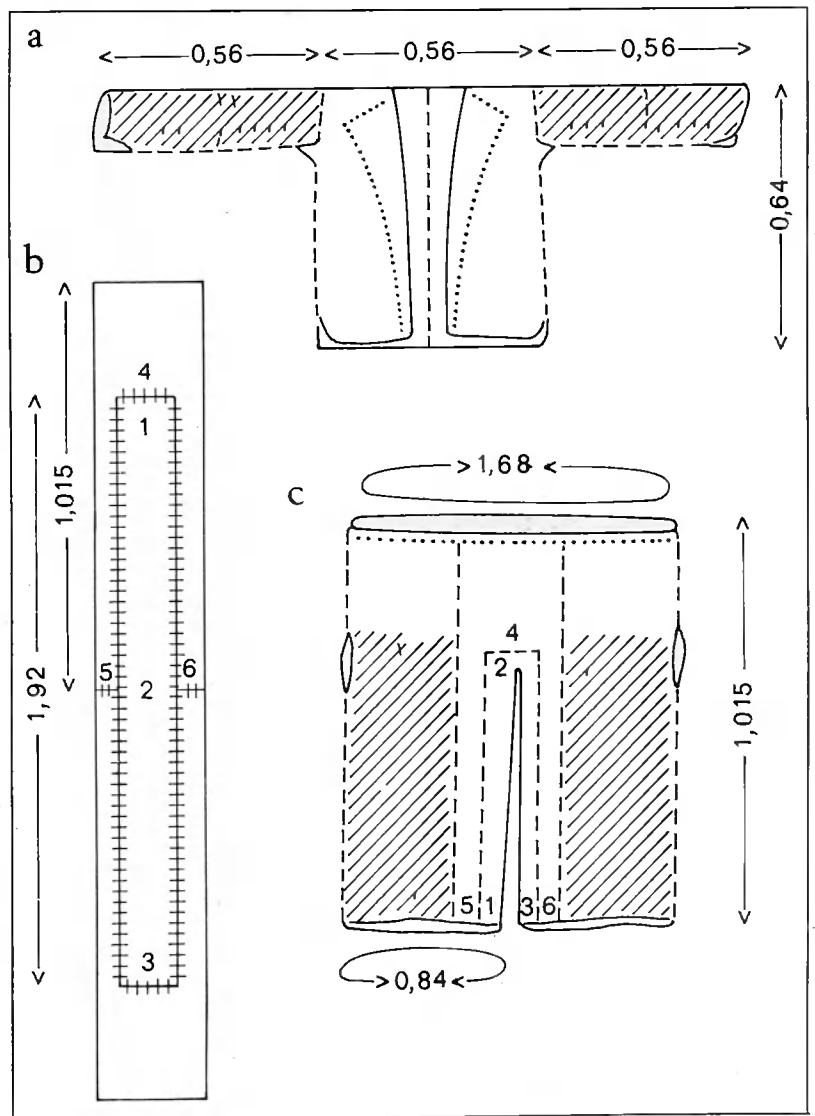


Fig. 2 – Coupe et montage du şal û şapik.

- a. şapik
 - b. découpage de l'entrejambes dans un coupon
 - c. şal : remarquer le montage de l'entrejambes
 - piquage du tissu rabattu
 - juxtaposition par couture
 - ///// parties décorées du tissu
 - +++++ découpage du tissu pour la confection de l'entrejambes
- repérage du prélèvement de l'entrejambes (figure b) et de son montage (figure c)



Fig. 3 – Osman Pacha Bédir-Khan (fin du XIX^e siècle).

Fils de l'ancien émir kurde de Botan, maréchal ottoman, Osman Pacha porte sous quelques buffleteries militaires un costume tribal traditionnel: *şal û şapik* (avec les particularités de la fourrure à l'épaule et des manches à volants), chemise à volants, bonnet de feutre (avec la particularité d'un turban à l'extrémité flottante), ceinture d'étoffe exceptionnellement simple.

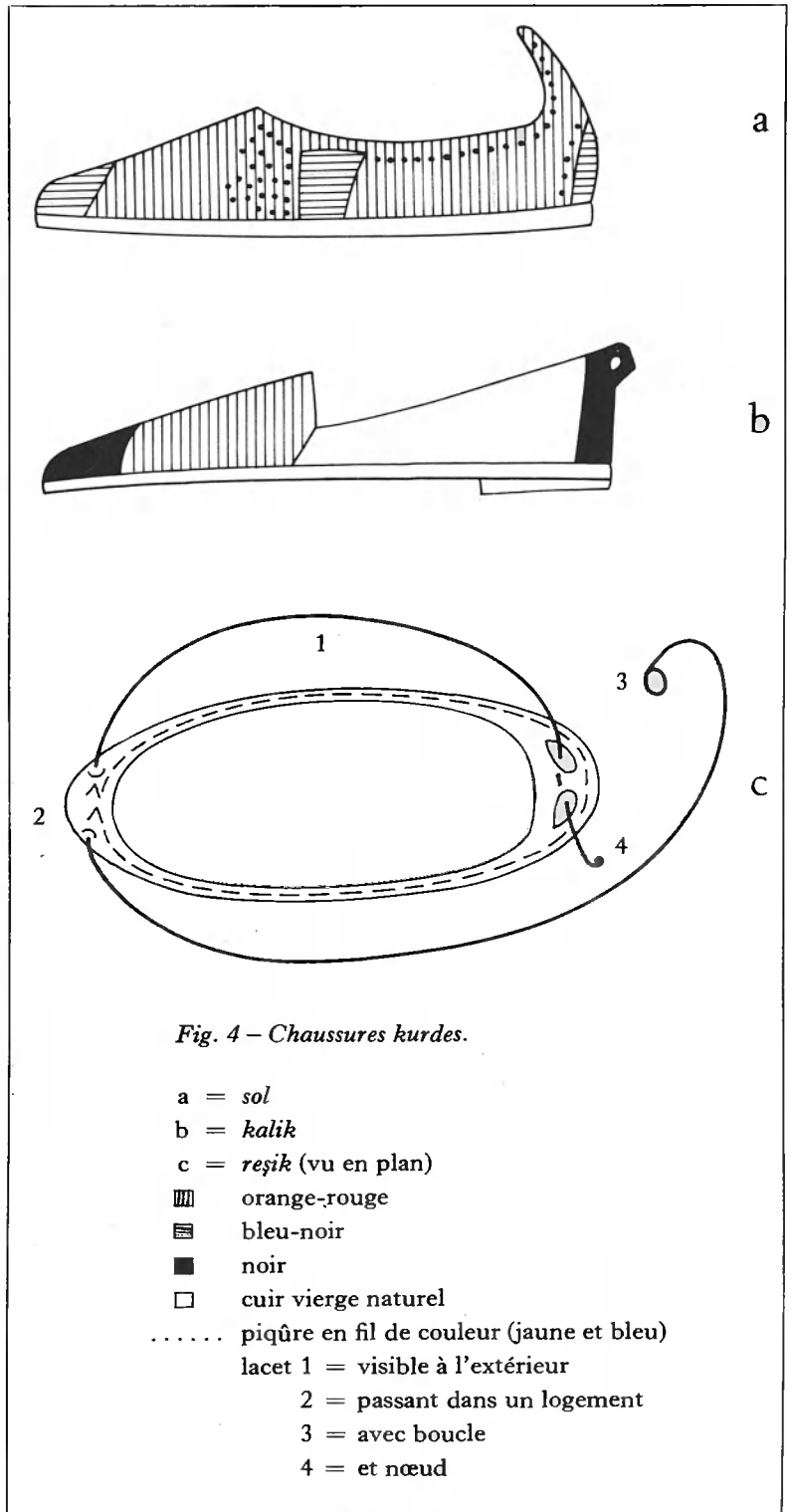




Fig. 5 – Kurdes de Botan portant la coiffure traditionnelle de la montagne.

Immigrés récents à Andivar, ces deux Kurdes portent le haut *kum* de feutre blanc entouré du *destmal* de couleur, en torsade, dont les extrémités ressortent en aigrettes.

Photo de l'auteur.

Fig. 6 – Enroulement du cemedani autour du kumê

Le *kumê* est vu de face; la torsade constituée par le *cemedani* est figurée en plein quand elle passe sur la face antérieure du *kumê*, en pointillé quand elle passe sur la face postérieure. Une de ses extrémités est appliquée en 1 sur la face postérieure, contre laquelle elle est retenue par le passage de la torsade de 3 à 4; entre 4 et 5 la torsade débord un peu du *kumê* sur le front; son autre extrémité revient en 9 se placer sur une partie déjà tendue entre 2 et 3. Comparer cette manière de faire du paysan avec celle du montagnard (figure 5), qui fait volontiers saillir en sorte d'aigrette un ou deux bouts de turban.

